

dès l'origine même, l'usurpation des Pisistratides en arrêta les progrès; et bientôt après, les victoires sur les Perses en corrompirent les principes. Pour qu'elle pût se défendre contre de pareils événemens, il auroit fallu qu'une longue paix, qu'une entière liberté lui eussent permis d'agir puissamment sur les mœurs des Athéniens. Sans cela, tous les dons du génie, réunis dans un législateur, ne pouvoient empêcher Pisistrate d'être le plus séducteur des hommes, et les Athéniens, le peuple le plus facile à séduire: ils ne pouvoient pas faire que les brillans succès des journées de Marathon, de Salamine et de Platée, ne remplissent d'une folle présomption le peuple de la terre qui en étoit le plus susceptible.

Par les effets que produisirent les institutions de Solon, on peut juger de ceux qu'elles auroient produits en des circonstances plus heureuses. Contraintes sous la domination des Pisistratides, elles opéroient lentement sur les esprits, soit par les avantages d'une éducation qui étoit alors commune, et qui ne l'est plus aujourd'hui<sup>1</sup>; soit par l'influence des formes républicaines, qui entretenoient sans cesse l'illusion et l'espérance de la liberté. A peine eût-on banni ces princes, que la démocratie se rétablit d'elle même, et que les Athéniens déployèrent un caractère qu'on ne leur avoit pas soupçonné jusqu'alors. Depuis cette époque,

<sup>1</sup> Arist. de rep. lib. 8. c. 1. t. 2. p. 449.

jusqu'à celle de leur corruption, il ne s'est écoulé qu'environ un demi-siècle; mais, dans ce temps heureux, on respectoit encore les lois et les vertus: les plus sages n'en parlent aujourd'hui qu'avec des éloges accompagnés de regrets, et ne trouvent d'autre remède aux maux de l'état, que de rétablir le gouvernement de Solon<sup>1</sup>.

## SECTION SECONDE.

### SIECLE DE THEMISTOCLE ET D'ARISTIDE \*.

C'est avec peine que je me détermine à décrire des combats: il devoit suffire de savoir que les guerres commencent par l'ambition des princes, et finissent par le malheur des peuples: mais l'exemple d'une nation qui préfère la mort à la servitude, est trop grand et trop instructif, pour être passé sous silence.

Cyrus venoit d'élever la puissance des Perses sur les débris des empires de Babylone et de Lydie; il avoit reçu l'hommage de l'Arabie, de l'Egypte et des peuples les plus éloignés<sup>2</sup>; Cambyse son fils, celui de la Cyrénaïque et de plusieurs nations de l'Afrique<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Isoc. Areop. t. 1. p. 319. Æsch. in Ctesiph. p. 427.

\* Depuis l'an 490 jusques vers l'an 444 avant

J. C.

<sup>2</sup> Xenophon. Cyrop. lib. 1. p. 2. lib. 8. p. 280.

<sup>3</sup> Herodot. lib. 3. c. 7. 18. etc.

Après la mort de ce dernier, des seigneurs Persans, au nombre de sept, ayant fait tomber sous leurs coups un Mage qui avoit usurpé le trône, s'assemblèrent pour régler la destinée de tant de vastes états<sup>1</sup>. Othànès proposa de leur rendre la liberté, et d'établir par-tout la démocratie; Mégabyse releva les avantages de l'aristocratie; Darius, fils d'Hystaspe, opina pour la constitution, qui, jusqu'alors, avoit fait le bonheur et la gloire des Perses: son avis prévalut; et le sort auquel on avoit confié le choix du souverain s'étant, par ses artifices, déclaré en sa faveur, il se vit paisible possesseur du plus puissant empire du monde, et prit, à l'exemple des anciens monarques des Assyriens, le titre de grand roi, et celui de roi des rois\*.

Dans ce rang élevé, il sut respecter les lois, discerner le mérite, recevoir des conseils, et se faire des amis. Zopyre, fils de Mégabyse, fut celui qu'il aima le plus tendrement. Un jour quelqu'un osa proposer cette question à Darius qui tenoit une grenade dans sa main: „Quel est le bien que vous voudriez multiplier autant de fois que ce fruit contient de grains?„ Zopyre, répondit le roi sans hésiter<sup>2</sup>. Cette réponse jeta Zopyre dans un de ces égaremens de zèle, qui ne peuvent être justifiés que par le sentiment qui les produit\*.

<sup>1</sup> Id. lib. 3. cap. 80. p. 173.

\* L'an 521 avant J. C. \* Suivant Hérodote, lib.

<sup>2</sup> Plut. apophth. t. 2. 4. cap. 143. ce ne fut pas

Depuis 19 mois, Darius assiégeoit Babylone qui s'étoit révoltée<sup>1</sup>: il étoit sur le point de renoncer à son entreprise, lorsque Zopyre parut en sa présence, sans nez, sans oreilles, toutes les parties du corps mutilées et couvertes de blessures. „Et quelle main barbare vous a réduit en cet état, s'écria le roi en courant à lui? C'est moi-même, répondit Zopyre. Je vais à Babylone où l'on connoît assez mon nom et le rang que je tiens dans votre cour: je vous accuserai d'avoir puni, par la plus indigne des cruautés, le conseil que je vous avois donné de vous retirer. On me confiera un corps de troupes; vous en exposerez quelques-unes des vôtres, et vous me faciliterez des succès qui m'attireront de plus en plus la confiance de l'ennemi: je parviendrai à me rendre maître des portes, et Babylone est à vous.„ Darius fut pénétré de douleur et d'admiration. Le projet de Zopyre réussit. Son ami l'accabla de caresses et de bienfaits; mais il disoit souvent: J'eusse donné cent Babylones pour épargner à Zopyre un traitement si barbare<sup>2</sup>.

De cette sensibilité si touchante dans un particulier, si précieuse dans un souverain, résulteroit cette clémence que les vaincus éprouvèrent si souvent de la part de ce prince, et cette reconnaissance avec laquelle il récompensoit en

Zopyre que Darius nomma; ce fut Mégabyse, pere de ce jeune Perse.

<sup>1</sup> Herodot. lib. 3. c. 151.

<sup>2</sup> Plut. apoph. t. 2. p. 178.

roi les services qu'il avoit reçus comme particulier <sup>1</sup>. De là naissoit encore cette modération qu'il laissoit éclater dans les actes les plus rigoureux de son autorité. Auparavant les revenus de la couronne ne consistoient que dans les offrandes volontaires des peuples; offrandes que Cyrus recevoit avec la tendresse d'un père; que Cambyse exigeoit avec la hauteur d'un maître <sup>2</sup>; et que, dans la suite, le souverain auroit pu multiplier au gré de ses caprices. Darius divisa son royaume en vingt gouvernemens ou satrapies, et soumit à l'examen de ceux qu'il avoit placés à leur tête, le rôle des contributions qu'il se proposoit de retirer de chaque province. Tous se récrièrent sur la modicité de l'imposition; mais le roi, se défiant de leurs suffrages, eut l'attention de la réduire à la moitié <sup>3</sup>.

Des lois sages réglèrent les différentes parties de l'administration <sup>4</sup>; elles entretenirent parmi les Perses, l'harmonie et la paix; qui soutiennent un état; et les particuliers trouverent, dans la conservation de leurs droits et de leurs possessions, la seule égalité dont ils peuvent jouir dans une monarchie.

Darius illustra son règne par des établissemens utiles, et le termina par des conquêtes. Né avec des talens militaires, adoré de ses trou-

<sup>1</sup> Herodot. lib. 3. c. 172.

140.

<sup>2</sup> Id. ibid. c. 89.

<sup>3</sup> Plut. apoph. t. 2. p.

<sup>4</sup> Plat. de leg. lib. 8.

t. 2. p. 695.

pes <sup>1</sup>; bouillonnant de courage dans une action, mais tranquille et de sang-froid dans le danger <sup>2</sup>, il soumit presque autant de nations que Cyrus lui-même <sup>3</sup>.

Ses forces, ses victoires, et cette flatterie qui serpente autour des trônes, lui persuadèrent qu'un mot de sa part devoit forcer l'hommage des nations, et comme il étoit aussi capable d'exécuter de grands projets que de les former, il pouvoit les suspendre, mais il ne les abandonnoit jamais.

Ayant à parler des ressources immenses qu'il avoit pour ajouter la Grèce à ses conquêtes, j'ai dû rapeler quelques traits de son caractère: car un souverain est encore plus redoutable par ses qualités personnelles, que par sa puissance.

La sienne n'avoit presque point de bornes. Son empire, dont l'étendue en certains endroits est d'environ 21,164 stades \* de l'est à l'ouest; et d'environ 7936 \*\* du midi au nord, peut contenir en superficie 115,618,000, stades carrés \*\*\*, tandis que la surface de la Grèce, n'étant au plus que de 1,366,000 stades carrés \*\*\*\*, n'est que la 11<sup>e</sup> partie de celle de la Perse. Il renferme quantité de provinces situées sous le plus heureux cli-

<sup>1</sup> Plat. de leg. ibid.

<sup>2</sup> Plut. apoph. t. 2. p.

172.

<sup>3</sup> Plut. ibid.

\* 800 de nos lieues, de

2,500 toises chacune.

\*\* 300 lieues.

\*\*\* 165,200 lieues carrées.

\*\*\*\* 1,952 lieues carrées. (Note manuscrite de

M. d'Anville.)

mat, fertilisées par de grandes rivières, embellies par des villes florissantes, riches par la nature du sol <sup>1</sup>, par l'industrie des habitans, par l'activité du commerce, et par une population que favorisent à-la-fois la religion, les lois, et les récompenses accordées à la fécondité.

Les impositions en argent <sup>2</sup> se montoient à un peu plus de 14,560 talens Euboïques ¶. On ne les destinoit point aux dépenses courantes § : réduites en lingots <sup>3</sup>, on les réservoir pour les dépenses extraordinaires. Les provinces étoient chargées de l'entretien de la maison du roi, et de la subsistance des armées <sup>4</sup> : les unes fournissoient du blé <sup>5</sup>; les autres des chevaux <sup>6</sup>; l'Arménie seule envoyoit tous les ans 20,000 poulains <sup>7</sup>. On tiroit des autres satripies, des troupeaux, de la laine, de l'ébène, des dents d'éléphans, et différentes sortes de productions <sup>8</sup>.

Des troupes réparties dans les provinces, les retenoient dans l'obéissance, ou les garantissoient d'une invasion <sup>9</sup>. Une autre armée composée des meilleurs soldats, veilloit à la conservation du prince : l'on y distinguoit sur-tout

<sup>1</sup> Xenoph. de exped. Cyr. lib. 3. p. 269. Arrian. hist. Indic. p. 355.  
<sup>2</sup> Herodot. lib. 3. c. 96.  
<sup>3</sup> Environ 90 millions de notre monnoie.  
<sup>4</sup> Voyez la note V, à la fin du volume.  
<sup>5</sup> Herodot. ibid. c. 96.

<sup>4</sup> Herodot. lib. I. c. 192.  
<sup>5</sup> Id. lib. 8. c. 91.  
<sup>6</sup> Id. lib. 90.  
<sup>7</sup> Strab. lib. II. p. 530.  
<sup>8</sup> Herodot. lib. 3. c. 97. Strab. lib. 15. p. 735.  
<sup>9</sup> Herodot. lib. 3. c. 90. Xenoph. Cyrop. lib. 8. p. 230.

10,000 hommes, qu'on nomme les Immortels, parce que le nombre doit en être toujours complet <sup>1</sup>; aucun autre corps n'oseroit leur disputer l'honneur du rang, ni le prix de la valeur.

Cyrus avoit introduit dans les armées, une discipline <sup>2</sup> que ses premiers successeurs eurent soin d'entretenir. Tous les ans le souverain ordonnoit une revue générale : il s'instruisoit par lui-même de l'état des troupes qu'il avoit auprès de lui; des inspecteurs éclairés et fidèles alloient au loin exercer les mêmes fonctions; les officiers qui remplissoient leurs devoirs, obtenoient des récompenses; les autres perdoient leurs places <sup>3</sup>.

La nation particulière des Perses, la première de l'Orient, depuis qu'elle avoit produit Cyrus, regardoit la valeur comme la plus éminente des qualités <sup>4</sup>, et l'estimoit en conséquence dans ses ennemis <sup>5</sup>. Braver les rigueurs des saisons; fournir des courses longues et pénibles; lancer des traits; passer les torrens à la nage, étoient chez elle les jeux de l'enfance <sup>6</sup>: on y joignoit dans un âge plus avancé, la chasse et les autres exercices qui entretiennent les forces du corps <sup>7</sup>; on paroissoit, pen-

<sup>1</sup> Herodot. lib. 7. c. 83. Diod. Sic. lib. II. p. 7. He-sych. et Suid. in *Athar*.  
<sup>2</sup> Xenoph. Cyrop. lib. 8. p. 225.  
<sup>3</sup> Xenophon. econ. p. 228.

<sup>4</sup> Herodot. lib. I. c. 136.  
<sup>5</sup> Id. lib. 7. c. 181.  
<sup>6</sup> Id. ibid. Strab. lib. 15. p. 733.  
<sup>7</sup> Xenoph. Cyrop. lib. I. p. 5.

dant la paix, avec une partie des armes que l'on porte à la guerre<sup>1</sup>; et pour ne pas perdre l'habitude de monter à cheval, on n'alloit presque jamais à pied<sup>2</sup>. Ces mœurs étoient devenues insensiblement celles de tout l'empire.

La cavalerie est la principale force des armées Persannes. Dans sa fuite même, elle lance des flèches qui arrêtent la furie du vainqueur<sup>3</sup>. Le cavalier et le cheval sont également couverts de fer et d'airain<sup>4</sup>; la Médie fournit des chevaux renommés pour leur taille, leur vigueur et leur légèreté<sup>5</sup>.

A l'âge de vingt ans on est obligé de donner son nom à la milice: on cesse de servir à cinquante<sup>6</sup>. Au premier ordre du souverain, tous ceux qui sont destinés à faire la campagne, doivent, dans un terme prescrit, se trouver au rendez-vous. Les lois à cet égard sont d'une sévérité effrayante. Des pères malheureux ont quelquefois demandé, pour prix de leurs services, de garder auprès d'eux des enfans, appui de leur vieillesse: Ils seront dispensés de m'accompagner, répondoit le prince; et il les faisoit mettre à mort<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Joseph. antiq. lib. 18.  
<sup>2</sup> I. p. 874. Marcellin. lib.  
23. p. 383.

<sup>3</sup> Xenoph. Cyrop. lib. 4.  
p. 102. lib. 8. p. 241.

<sup>4</sup> Xenoph. de exped.  
Cyr. lib. 3. p. 306. Plut. in  
Crass. t. 1. p. 558.

<sup>5</sup> Brisson. de reg. Pers.

lib. 3. c. 33. etc.

<sup>6</sup> Herodot. lib. 3. c. 106.  
id. lib. 7. c. 46. Arrian. lib.

2. c. 11. p. 77. Brisson. ibid.  
c. 29.

<sup>7</sup> Strab. lib. 16. p. 734.

Herodot. lib. 4. c. 84.  
lib. 7. c. 39. Senec. de ira,  
lib. 3. c. 16. et 17.

Les rois de l'Orient ne marchent jamais pour une expédition, sans traîner à leur suite une immense quantité de combattans: ils croient qu'il est de leur dignité de se montrer, dans ces occasions, avec tout l'appareil de la puissance: ils croient que c'est le nombre des soldats qui décide de la victoire, et qu'en réunissant auprès de leur personne la plus grande partie de leurs forces, ils préviendront les troubles qui pourroient s'élever pendant leur absence. Mais si ces armées n'entraînent pas tout avec elles, par la soudaine terreur qu'elles inspirent, ou par la première impulsion qu'elles donnent, elles sont bientôt forcées de se retirer, soit par le défaut de subsistances, soit par le découragement des troupes. Aussi voit-on souvent les guerres de l'Asie se terminer dans une campagne, et le destin d'un empire dépendre du succès d'une bataille.

Les rois de Perse jouissent d'une autorité absolue, et cimentée par le respect des peuples accoutumés à les vénérer comme les images vivantes de la divinité<sup>1</sup>. Leur naissance est un jour de fête<sup>2</sup>. A leur mort, pour annoncer qu'on a perdu le principe de la lumière et des lois, on a soin d'éteindre le feu sacré, et de fermer les tribunaux de justice<sup>3</sup>. Pendant leur règne, les particuliers n'of-

<sup>1</sup> Plut. in Themist. p.  
126.

<sup>2</sup> Plat. in Alcib. I. t. 2.  
p. 121.

<sup>3</sup> Diod. Sic. lib. 17. p.  
580. Stob. serm. 42. p. 294.

Brisson. de reg. Pers. p. 54.  
p. 121.

frent point de sacrifices, sans adresser des vœux au ciel pour le souverain, ainsi que pour la nation. Tous, sans excepter les princes tributaires, les gouverneurs des provinces, et les grands qui résident à la Porte \*, se disent les esclaves du roi : expression qui marque aujourd'hui une extrême servitude, mais qui, du temps de Cyrus et de Darius, n'étoit qu'un témoignage de sentiment et de zèle.

Jusqu'au règne du dernier de ces princes, les Perses n'avoient point eu d'intérêt à démêler avec les peuples du continent de la Grèce. On savoit à peine, à la cour de Suze, qu'il existoit une Lacédémone et une Athènes, lorsque Darius résolut d'asservir ces régions éloignées. Atossa, fille de Cyrus, qu'il venoit d'épouser, lui en donna la première idée : elle la reçut d'un medecin Grec, nommé Démocède, qui l'avoit guérie d'une maladie dangereuse. Démocède ne pouvant se procurer la liberté par d'autres voies, forma le projet d'une invasion dans la Grèce : il le fit goûter à la reine ; il se flatta d'obtenir une commission, qui lui faciliteroit le moyen de revoir Crotona sa patrie.

Atossa profita d'un moment où Darius lui exprimoit sa tendresse. „ Il est temps, lui dit-

\* Par ce mot, on désignoit en Perse, la cour du roi, ou celle des gouverneurs de province. Xenoph. Cyrop. lib. 8. p. 201. 203.

etc. Plut. in Pelop. t. 1. p. 294. Idem in Lysand. pag. 436.

† Herod. lib. 1. c. 153. lib. 5. c. 73. et 105.

„ elle, de signaler votre avènement à la couronne par une entreprise qui vous attire l'estime de vos sujets <sup>†</sup>. Il faut aux Perses un conquérant pour souverain. Détournez leur courage sur quelque nation, si vous ne voulez pas qu'ils le dirigent contre vous.” Darius ayant répondu qu'il se proposoit de déclarer la guerre aux Scythes : „ Ils seront à vous ces Scythes, répliqua la reine, dès que vous le voudrez. Je desire que vous portiez vos armes contre la Grèce, et que vous m'ameniez, pour les attacher à mon service, des femmes de Lacédémone, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes.” Dès cet instant, Darius suspendit son projet contre les Scythes, et fit partir Démocède avec cinq Perses chargés de lui rendre un compte exact des lieux dont il méditoit la conquête.

Démocède ne fut pas plutôt sorti des états de Darius, qu'il s'enfuit en Italie. Les Perses qu'il devoit conduire, essayèrent bien des infortunes ; lorsqu'ils furent de retour à Suze, la reine s'étoit refroidie sur le desir d'avoir des esclaves Grecques à son service, et Darius s'occupoit de soins plus importans.

Ce prince ayant remis sous son obéissance la ville de Babylone, résolut de marcher contre les nations Scythiques \*, qui campent avec leurs troupeaux entre l'Ister \*\* et le Tanais \*\*\*, le long des côtes du Pont-Euxin.

† Herod. lib. 3. c. 134.

\* L'an 508. avant J. C.

\*\* Le Danube.

\*\*\* Le Don.

Il vint à la tête de 700,000 soldats <sup>1</sup>, offrir la servitude à des peuples qui, pour ruiner son armée, n'eurent qu'à l'attirer dans des pays incultes et déserts. Darius s'obstinoit à suivre leurs traces : il parcouroit en vainqueur des solitudes profondes. „ Et pourquoi fuis-tu „ ma présence, manda-t-il un jour au roi des „ Scythes? Si tu peux me résister, arrête, et „ songe à combattre : si tu ne l'oses pas, reconnois ton maître. ” Le roi des Scythes répondit : „ Je ne fuis ni ne crains personne. Notre usage est d'errer tranquillement dans nos vastes domaines, pendant la guerre, ainsi que pendant la paix : nous ne connoissons d'autre bien que la liberté, d'autres maîtres que les dieux. Si tu veux éprouver notre valeur, suis-nous, et viens insulter les tombeaux de nos pères <sup>2</sup>. ”

Cependant l'armée s'affoiblissoit par les maladies, par le défaut des subsistances, et par la difficulté des marches. Il fallut se résoudre à regagner le pont que Darius avoit laissé sur l'Ister : il en avoit confié la garde aux Grecs de l'Ionie, en leur permettant de se retirer chez eux, s'ils ne le voyoient pas revenir avant deux mois <sup>3</sup>. Ce terme expiré, des corps de Scythes parurent plus d'une fois sur les bords du fleuve <sup>4</sup> : ils voulurent d'abord par des prières, ensuite par des menaces, engager les of-

<sup>1</sup> Justin. lib. 2. c. 5.

<sup>2</sup> Herod. l. 4. c. 127.

<sup>3</sup> Herod. l. 4. c. 98.

<sup>4</sup> Id. ibid. c. 133.

ficiers de la flotte à la ramener dans l'Ionie. Miltiade l'Athénien appuya fortement cet avis; mais Histiée de Milet ayant représenté <sup>1</sup> aux autres chefs, qu'établis par Darius gouverneurs des différentes villes de l'Ionie, ils seroient réduits à l'état de simples particuliers s'ils laissoient périr le roi, on promit aux Scythes de rompre le pont, et on prit le parti de rester. Cette résolution sauva Darius et son armée.

La honte de l'expédition de Scythie fut bientôt effacée par une conquête importante. Il se fit reconnoître par les peuples qui habitent auprès de l'Indus; et ce fleuve fixa les limites de son empire à l'orient <sup>2</sup>.

Il se terminoit à l'occident, par une suite de colonies Grecques établies sur les bords de la mer Egée. Là se trouvent Ephèse, Milet, Smyrne, et plusieurs autres villes florissantes, réunies en différentes confédérations : elles sont séparées du continent de la Grèce, par la mer et quantité d'îles, dont les unes obéissoient aux Athéniens, dont les autres étoient indépendantes. Les villes Grecques de l'Asie aspiroient à secouer le joug des Perses. Les habitans des îles et de la Grèce proprement dite, craignoient le voisinage d'une puissance qui menaçoit les nations d'une servitude générale.

Ces alarmes redoublèrent, lorsqu'on vit Darius, à son retour de Scythie, laisser dans la

<sup>1</sup> Id. ibid. Nep. in Miltiade, c. 3.

<sup>2</sup> Herod. l. 4. c. 44.

Thrace une armée de 80,000 hommes, qui soumit ce royaume <sup>1</sup>, obligea le roi de Macédonie de faire hommage de sa couronne à Darius <sup>2</sup>, et s'empara des îles de Lemnos et d'Imbros <sup>3</sup>.

Elles augmentèrent encore, lorsqu'on vit les Perses faire une tentative sur l'île de Naxos, et menacer l'île d'Eubée, si voisine de l'Attique <sup>4</sup>; lorsque les villes de l'Ionie, résolues de recouvrer leur ancienne liberté, chassèrent leurs gouverneurs <sup>5</sup>, brûlèrent la ville de Sardes, capitale de l'ancien royaume de Lydie <sup>6</sup>, et entraînérent les peuples de Carie et de l'île de Chypre, dans la ligue qu'elles formèrent contre Darius <sup>7</sup>. Cette révolte \* fut en effet le principe des guerres qui pensèrent détruire toutes les puissances de la Grèce, et qui, cent cinquante ans après, renversèrent l'empire des Perses.

Les Lacédémoniens prirent le parti de ne point accéder à la ligue; les Athéniens, sans se déclarer ouvertement, celui de la favoriser. Le roi de Perse ne dissimuloit plus le desir qu'il avoit de reculer vers la Grèce les frontières de son empire. Les Athéniens devoient à la plupart des villes, qui venoient de se soustraire à son obéissance, les secours que les métropoles doivent à leurs colonies; ils se plaig-

<sup>1</sup> Herod. l. 5. c. 2.

<sup>2</sup> Id. ibid. cap. 18.

<sup>3</sup> Id. ibid. c. 26.

<sup>4</sup> Id. ibid. c. 31.

<sup>5</sup> Herod. l. 5. c. 37.

<sup>6</sup> Id. ibid. c. 102.

<sup>7</sup> Id. ibid. c. 103.

\* Vers l'an 504. avant  
J. C.

noient depuis long-temps de la protection que les Perses accordoient à Hippias, fils de Pisistrate, qui les avoit opprimés, et qu'ils avoient banni. Artapherne, frère de Darius, et satrape de Lydie, leur avoit déclaré que l'unique moyen de pourvoir à leur sûreté, étoit de rappeler Hippias <sup>1</sup>; et l'on savoit que ce dernier, depuis son arrivée à la cour de Suze, entretenoit dans l'esprit de Darius les préventions qu'on ne cessoit de lui inspirer contre les peuples de la Grèce, et contre les Athéniens en particulier <sup>2</sup>. Animés par ces motifs, les Athéniens envoyèrent en Ionie des troupes qui contribuèrent à la prise de Sardes. Les Érétriens de l'Eubée suivirent leur exemple.

Le principal auteur du soulèvement de l'Ionie fut cet Histiee de Milet, qui, lors de l'expédition de Scythie, s'étoit obstiné à garder le pont de l'Ister. Darius n'oublia jamais ce service important, et s'en souvint encore après l'avoir récompensé. Mais Histiee, exilé à la cour de Suze, impatient de revoir sa patrie, excita sous main les troubles de l'Ionie, et s'en servit pour obtenir la permission de revenir dans cette province, où bientôt il fut pris les armes à la main. Les généraux se hâtèrent de le faire mourir, parce qu'ils connoissoient la générosité de leur maître. En effet, ce prince, moins touché de sa trahison, que des obligations qu'il lui avoit, honora sa mémoire

<sup>1</sup> Id. ibid. c. 96.

<sup>2</sup> Herod. l. 5. c. 96.



par des funérailles, et par les reproches qu'il fit à ses généraux <sup>1</sup>.

Vers le même temps, des vaisseaux Phéniciens s'étant rendus maîtres d'une galère Athénienne, y trouvèrent Métiochus, fils de ce Miltiade qui avoit conseillé de rompre le pont de l'Ister, et de livrer Darius à la fureur des Scythes : ils l'envoyèrent au roi, qui le reçut avec distinction, et l'engagea, par ses bienfaits, à s'établir en Perse <sup>2</sup>.

Ce n'est pas que Darius fût insensible à la révolte des Ioniens, et à la conduite des Athéniens. En apprenant l'incendie de Sardes, il jura de tirer une vengeance éclatante de ces derniers, et chargea un de ses officiers de lui rappeler tous les jours l'outrage qu'il en avoit reçu <sup>3</sup> : mais il falloit auparavant terminer la guerre que les premiers lui avoient suscitée. Elle dura quelques années, et lui procura de grands avantages. L'Ionie rentra sous son obéissance ; plusieurs îles de la mer Egée, et toutes les villes de l'Hellespont furent rangées sous ses lois <sup>4</sup>.

Alors Mardonius son gendre partit à la tête d'une puissante armée, acheva de pacifier l'Ionie, se rendit en Macédoine ; et là, soit qu'il prévînt les ordres de Darius, soit qu'il se bornât à les suivre, il fit embarquer ses troupes. Son prétexte étoit de punir les Athéniens et

<sup>1</sup> Id. l. 6. c. 30.

<sup>2</sup> Herod. l. 6. c. 41.

<sup>3</sup> Id. l. 5. c. 105.

<sup>4</sup> Id. l. 6. c. 31. et 33.

les Erétriens ; son véritable objet, de rendre la Grèce tributaire <sup>1</sup> : mais une violente tempête ayant écrasé une partie de ses vaisseaux et de ses soldats, contre les rochers du mont Athos, il reprit le chemin de la Macédoine, et bientôt après, celui de Suze.

Ce désastre n'étoit pas capable de détourner l'orage qui menaçoit la Grèce. Darius, avant que d'en venir à une rupture ouverte, envoya par-tout des hérauts, pour demander en son nom la terre et l'eau <sup>2</sup>. C'est la formule que les Perses emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles et des peuples du continent le rendirent sans hésiter : les Athéniens et les Lacédémoniens, non-seulement le refusèrent ; mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jetèrent dans une fosse profonde les ambassadeurs du roi <sup>3</sup>. Les premiers poussèrent leur indignation encore plus loin : ils condamnèrent à mort l'interprète qui avoit souillé la langue Grecque, en expliquant les ordres d'un barbare <sup>4</sup>.

A cette nouvelle, Darius mit à la tête de ses troupes un Mède, nommé Datis, qui avoit plus d'expérience que Mardonius : il lui ordonna de détruire les villes d'Athènes et d'Érétie, et de lui en amener les habitans chargés de chaînes <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Herod. l. 6. c. 44.

<sup>2</sup> Id. ibid. c. 48.

<sup>3</sup> Id. l. 7. c. 32.

<sup>4</sup> Plut. in Them. p. 114.

Aristid. Panath. orat. t. I. p. 211.

<sup>5</sup> Herod. l. 6. c. 94.

## BATAILLE DE MARATHON.

L'armée s'assembla aussi-tôt dans une plaine de Cilicie. Six cents vaisseaux la transportèrent dans l'île d'Eubée. La ville d'Erétrie, après s'être vigoureusement défendue pendant six jours, fut prise par la trahison de quelques citoyens qui avoient du crédit sur le peuple <sup>1</sup>. Les temples furent rasés, les habitans mis aux fers; et la flotte, ayant sur le champ abordé sur les côtes de l'Attique, mit à terre auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athènes d'environ 140 stades \*, 100,000 hommes d'infanterie, et 10,000 de cavalerie <sup>2</sup>: ils campèrent dans une plaine bordée à l'est par la mer, entourée de montagnes de tous les autres côtés, ayant environ 200 stades de circonférence \*\*.

Cependant Athènes étoit dans la consternation et dans l'effroi <sup>3</sup>: elle avoit imploré le secours des autres peuples de la Grèce. Les uns s'étoient soumis à Darius; les autres trembloient au seul nom des Mèdes ou des Perses <sup>4</sup>. Les Lacédémoniens seuls promirent des troupes; mais divers obstacles ne leur permettoient pas de les joindre sur le champ à celles d'Athènes <sup>5</sup>.

Cette ville restoit donc abandonnée à ses

<sup>1</sup> Id. iqid. c. 101.

\* Près de 6. lieues.

<sup>2</sup> Nep. in Milt. c. 5.

\*\* Euvron 7. lieues et demie.

<sup>3</sup> Plat. de leg. lib. 3. t.

2. p. 698.

<sup>4</sup> Herodot. lib. 6. cap.

112.

<sup>5</sup> Id. ibid. c. 106. Plat.

ibid. Plut. de malign. Herodot. t. 2. p. 861.

propres forces. Et comment, avec quelques soldats levés à la hâte, oseroit-elle résister à une puissance, qui, dans l'espace d'un demi-siècle, avoit renversé les plus grands empires du monde? Quand même, par la perte de ses plus illustres citoyens, de ses plus braves guerriers, elle aspireroit à l'honneur de disputer pendant quelque temps la victoire, ne verroit-on pas sortir des côtes de l'Asie, et du fond de la Perse, des armées plus redoutables que la première? Les Grecs ont irrité Darius; et en ajoutant l'outrage à l'offense, ils ne lui ont laissé que le choix de la vengeance, du déshonneur ou du pardon. L'hommage qu'il demande, entraîne-t-il une servitude humiliante? Les colonies Grecques, établies dans ses états, n'ont-elles pas conservé leurs lois, leur culte, leurs possessions? Après leur révolte, ne les a-t-il pas forcées, par les plus sages dispositions, à s'unir entre elles, à être heureuses malgré elles? et Mardonius lui-même n'a-t-il pas dernièrement établi la démocratie dans les villes de l'Ionie <sup>1</sup>?

Ces réflexions, qui engagèrent la plupart des peuples de la Grèce à se déclarer pour les Perses, étoient balancées, dans l'esprit des Athéniens, par des craintes qui n'étoient pas moins fondées. Le général de Darius leur présentoit d'une main les fers dont il devoit les enchaîner <sup>2</sup>; de l'autre, cet Hippias, dont les sollici-

<sup>1</sup> Herodot. lib. 6. c. 42.

<sup>2</sup> Plat. de leg. lib. 3. t. 2. p. 698.

tations et les intrigues avoient enfin amené les Perses dans les champs de Marathon <sup>1</sup>. Il falloit donc subir l'affreux malheur d'être traînés aux pieds de Darius, comme de vils esclaves, ou le malheur plus effroyable encore de gémir de nouveau sous les cruautés d'un tyran qui ne respiroit que la vengeance. Dans cette alternative, ils délibérèrent à peine, et résolurent de périr les armes à la main.

Heureusement il parut alors trois hommes destinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C'étoient Miltiade, Aristide et Thémistocle. Leur caractère se développera de lui-même dans le récit de leurs actions. Miltiade avoit fait long-temps la guerre en Thrace, et s'étoit acquis une réputation brillante; Aristide et Thémistocle, plus jeunes que lui, avoient laissé éclater depuis leur enfance, une rivalité qui eût perdu l'état <sup>2</sup>, si dans les occasions essentielles, ils ne l'eussent sacrifiée au bien public. Il ne faut qu'un trait pour peindre Aristide; il fut le plus juste et le plus vertueux des Athéniens: il en faudroit plusieurs pour exprimer les talens, les ressources et les vues de Thémistocle; il aima sa patrie, mais il aima la gloire encore plus que sa patrie.

L'exemple et les discours de ces trois illustres citoyens achevèrent d'enflammer les esprits. On fit des levées. Les dix tribus four-

<sup>1</sup> Herodot. lib. 6. cap. 102.

<sup>2</sup> Plut. in Aristid. p. 319.

nirent chacune 1000 hommes de pied; avec un général à leur tête. Il fallut enrôler des esclaves pour compléter ce nombre <sup>1</sup>. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, et descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1000 hommes de pied <sup>2</sup>.

A peine furent-elles en présence de l'ennemi, que Miltiade proposa de l'attaquer <sup>3</sup>. Aristide et quelques-uns des chefs appuyèrent vivement cette proposition: les autres, effrayés de l'extrême disproportion des armées, vouloient qu'on attendît le secours des Lacédémoniens. Les avis étant partagés, il restoit à prendre celui du Polémarque ou chef de la milice: on le consulte dans ces occasions, pour ôter l'égalité des suffrages. Miltiade s'adresse à lui; et, avec l'ardeur d'une ame fortement pénétrée: „Athènes, lui dit-il, est sur le point d'éprouver la plus grande des vicissitudes. Elle va devenir la première puissance de la Grèce, ou le théâtre des fureurs d'Hippias; c'est de vous seul, Callimaque, qu'elle attend sa destinée. Si nous laissons refroidir l'ardeur des troupes, elles se courberont honteusement sous le joug des Perses; si nous les menons au combat, nous aurons pour nous

<sup>1</sup> Pausan. lib. 1. p. 79.  
<sup>2</sup> Herodot. lib. 6. cap. 108. Justin. lib. 2. c. 9.

<sup>3</sup> Id. lib. 6. cap. 109. Plut. in Aristid. p. 321.

les dieux et la victoire. Un mot de votre bouche va précipiter votre patrie dans la servitude, ou lui conserver sa liberté."

Callimaque donna son suffrage, et la bataille fut résolue. Pour en assurer le succès, Aristide, et les autres généraux à son exemple, cédèrent à Miltiade l'honneur du commandement qu'ils avoient chacun à leur tour: mais pour les mettre eux-mêmes à l'abri des événemens, il attendit le jour qui le plaçoit de droit à la tête de l'armée <sup>1</sup>.

Dès qu'il parut, Miltiade rangea ses troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres qui devoient arrêter la cavalerie Persanne. Les Platéens furent placés à l'aîle gauche; Callimaque commandoit la droite; Aristide et Thémistocle étoient au corps de bataille <sup>2</sup>, et Miltiade par-tout. Un intervalle de 8 stades \* séparaît l'armée Grecque de celle des Perses <sup>3</sup>.

Au premier signal, les Grecs franchirent, en courant, cet espace. Les Perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau pour les deux nations, restèrent un moment immobiles; mais bientôt ils opposèrent à la fureur impétueuse des ennemis, une fureur plus tranquille et non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux aîles de l'armée Grecque

<sup>1</sup> Herodot. lib. 6. cap. c. 5.  
<sup>110.</sup> Plut. in Aristid. p. \* Environ 760. toises.  
<sup>321.</sup> <sup>3</sup> Herodot. lib. 6. cap.  
<sup>2</sup> Id, ibid. Nep. in Milt. 112.

commencent à fixer la victoire. La droite disperse les ennemis dans la plaine; la gauche les replie dans un marais qui offre l'aspect d'une prairie, et dans lequel ils s'engagent et restent ensevelis <sup>1</sup>. Toutes deux volent au secours d'Aristide et de Thémistocle, près de succomber sous les meilleures troupes que Datis avoit placées dans son corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devient générale. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne trouvent d'asyle que dans leur flotte, qui s'étoit rapprochée du rivage. Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main: il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux; les autres se sauvent à force de rames <sup>2</sup>.

L'armée Persanne perdit environ 6400 hommes; celle des Athéniens, 192 héros <sup>3</sup>: car il n'y en eut pas un qui, dans cette occasion, ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé; Hippias y périt, ainsi que Stésilée et Callimaque, deux des généraux des Athéniens <sup>4</sup>.

Le combat finissoit à peine. Un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes; et, sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire, et tombe mort à leurs pieds <sup>5</sup>.

Cependant cette victoire eût été funeste aux

<sup>1</sup> Pausan. lib. 1. c. 32. <sup>3</sup> Herodot. ibid. c. 117.  
p. 80. <sup>4</sup> Id. ibid. c. 114.  
<sup>2</sup> Herodot. lib. 6. cap. <sup>5</sup> Plut. de glor. Athen.  
115. Justin. lib. 2. c. 9. t. 2. p. 347.

Grecs, sans l'activité de Miltiade. Datis, en se retirant, conçut l'espoir de surprendre Athènes, qu'il croyoit sans défense; et déjà sa flotte doubloit le cap de Sunium. Miltiade n'en fut pas plutôt instruit, qu'il se mit en marche, arriva le même jour sous les murs de la ville, déconcerta par sa présence, les projets de l'ennemi, et l'obligea de se retirer sur les côtes de l'Asie<sup>1</sup>.

La bataille se donna<sup>2</sup> le 6 de boédromion, dans la troisième année de la soixante-douzième olympiade\*. Le lendemain arrivèrent 2000 Spartiates. Ils avoient fait, en trois jours et trois nuits<sup>3</sup>, 1200 stadés de chemin\*\* : quoique instruits de la fuite des Perses, ils continuèrent leur route jusqu'à Marathon, et ne craignirent point d'affronter l'aspect des lieux où une nation rivale s'étoit signalée par de si grands exploits; ils y virent les tentes des Perses encore dressées, la plaine jonchée de morts, et couverte de riches dépouilles; ils y trouvèrent Aristide, qui veilloit avec sa tribu à la conservation du butin et des prisonniers, et ne se retirèrent qu'après avoir donné de justes éloges aux vainqueurs<sup>4</sup>.

Les Athéniens n'oublièrent rien pour éter-

<sup>1</sup> Herodot. lib. 6. cap. 116.

<sup>2</sup> Corsin. fast. att. t. 3. p. 149.

\* Le 29 Septembre de l'an 490 avant J. C.

<sup>3</sup> Isoc. paneg. t. 1. p. 163. Plat. de leg. lib. 3. t.

2. p. 698.

\*\* Environ 46 lieues et demie.

<sup>4</sup> Herodot. lib. 6. cap. 120. Plut. in Aristid. t. 1. p. 321. Id. de malign. Herodot. t. 2. p. 861.

niser le souvenir de ceux qui étoient morts dans le combat. On leur fit des funérailles honorables: leurs noms furent gravés sur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon. Ces monumens, sans en excepter ceux des généraux Callimaque et Stésilée, sont d'une extrême simplicité<sup>1</sup>. Tout auprès, on plaça un trophée, chargé des armes des Perses.<sup>2</sup> Un habile artiste peignit les détails de la bataille, dans un des portiques les plus fréquentés de la ville: il y représenta Miltiade à la tête des généraux, et au moment qu'il exhortoit les troupes au combat<sup>3</sup>.

Darius n'apprit qu'avec indignation la défaite de son armée. On trembloit sur le sort des Érétriens, que Datis amenoit à ses pieds. Cependant, dès qu'il les vit, la pitié étouffa dans son cœur tous les autres sentimens<sup>4</sup>: il leur distribua des terres à quelque distance de Suze; et pour se venger des Grecs d'une manière plus noble et plus digne de lui, il ordonna de nouvelles levées, et fit des préparatifs immenses.

Les Athéniens ne tardèrent pas eux-mêmes à le venger. Ils avoient élevé Miltiade si haut, qu'ils commencèrent à le craindre. La jalousie représentoit que pendant qu'il commandoit en Thrace, il avoit exercé tous les droits de la

<sup>1</sup> Pausan. lib. 1. c. 32. in vesp. v. 709.

p. 79.

<sup>2</sup> Idem ibid. Aristoph.

<sup>3</sup> Nep. in Milt. c. 6.

<sup>4</sup> Herod. lib. 6. c. 119.

souveraineté<sup>1</sup> ; qu'étant redouté des nations étrangères, et adoré du peuple d'Athènes, il étoit temps de veiller sur ses vertus, ainsi que sur sa gloire. Le mauvais succès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros, fournit un nouveau prétexte à la haine de ses ennemis. On l'accusa de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses ; et malgré les sollicitations et les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans la fosse où l'on fait périr les malfaiteurs<sup>2</sup>. Le magistrat s'étant opposé à l'exécution de cet infâme décret, la peine fut commuée en une amende de 50 talens\* ; et comme il n'étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, des blessures qu'il avoit reçues au service de l'état<sup>3</sup>.

### THÉMISTOCLE ET ARISTIDE.

Ces terribles exemples d'injustice et d'ingratitude de la part d'un souverain ou d'une nation, ne découragent ni l'ambition ni la vertu. Ce sont des écueils dans la carrière des honneurs, comme il y en a au milieu de la mer. Thémistocle et Aristide prenoient sur les Athéniens la supériorité, que l'un méritoit par la diversité de ses talens ; l'autre, par l'uni-

<sup>1</sup> Nep. in Milt. c. 8.

<sup>2</sup> Plat. in Gorg. t. 2. p. 316.

\* 270.000 livres.

<sup>3</sup> Herodot. lib. 6. c. 136. Nep. in Milt. c. 7.

formité d'une conduite entièrement consacrée au bien public. Le premier, tourmenté jour et nuit par le souvenir des trophées de Miltiade<sup>1</sup>, flattoit sans cesse, par de nouveaux décrets, l'orgueil d'un peuple enivré de sa victoire ; le second ne s'occupoit qu'à maintenir les lois et les mœurs qui l'avoient préparée : tous deux opposés dans leurs principes et dans leurs projets, remplissoient tellement la place publique de leurs divisions, qu'un jour Aristide, après avoir, contre toute raison, remporté un avantage sur son adversaire, ne put s'empêcher de dire que c'en étoit fait de la république, si on ne le jetoit, lui et Thémistocle dans une fosse profonde<sup>2</sup>.

A la fin les talens et l'intrigue triomphèrent de la vertu. Comme Aristide se portoit pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de son équité faisoit désertter les tribunaux de justice. La faction de Thémistocle l'accusa de s'établir une royauté d'autant plus redoutable, qu'elle étoit fondée sur l'amour du peuple, et conclut à la peine de l'exil. Les tribus étoient assemblées, et devoient donner leurs suffrages par écrit. Aristide assistoit au jugement. Un citoyen obscur, assis à ses côtés, le pria d'inscrire le nom de l'accusé sur une petite coquille qu'il lui présenta. "Vous a-t-il fait quelque tort, répondit Aristide ?

<sup>1</sup> Plut. in Themist. t. 1. p. 113.

<sup>2</sup> Plut. in Aristid. t. 1. p. 320.